

DELPHINE PESSIN

DEUX FLEURS
EN HIVER

DJ ROMANS
DIDIER
JEUNESSE

*J'aimerais renaître,
Si c'était possible
Aussi modeste qu'une violette.*

Haïkus, Sôseki

À ma grand-mère, Georgette,
que j'aime tendrement.



CHAPITRE 1

DES CHEVEUX BLEUS

J'ai pas l'habitude de me lever si tôt. Les rues sont désertes et mes pas résonnent sur le trottoir. Bizarrement, ça ne me dérange pas, ce calme. J'aime bien l'odeur de la nuit, l'air froid qui pique les poumons et même la bruine. L'Ehpad est un ancien couvent du XIX^e siècle, je trouve ça marrant, des vieux dans des vieilles pierres. Du coup, en sonnant au portail, j'ai été un peu déçue. Le bâtiment était banal, recrépi et fonctionnel, deux grands rectangles collés en L. Pas vraiment attirant pour finir sa vie. J'ai dit « C'est Capucine du lycée Jean-Mermoz, je viens pour le stage » et la grille haute de plus deux mètres a coulissé dans un grincement lugubre. Devant la porte, j'ai encore dû appuyer sur une sonnette puis m'identifier à l'interphone.

Ça fait un peu prison, leur truc, j'ai pensé. À se demander si tout ce tralala servait à empêcher les intrus d'entrer ou les pensionnaires de sortir.

Il n'y avait personne à l'accueil, alors j'ai tourné à droite jusqu'à un espace détente inoccupé. Une odeur de produit nettoyant se mêlait à celle du renfermé, il faisait trop chaud, j'ai commencé à transpirer. Sur les murs, des mamies jouaient au loto ou faisaient de la gymnastique douce. Un panneau entier était consacré à Noël : le sapin, les faux cadeaux emmitoufflés dans de beaux emballages, et des guirlandes partout. Des gosses endimanchés tiraient la tronche en posant à côté des fauteuils roulants, leurs parents souriaient pour la photo.

J'ai continué et un silence opaque m'a recouverte. Mes semelles ne faisaient aucun bruit sur le lino, c'était limite flippant.



Ambiance.

J'ai atterri dans la salle de restauration, certaines tables étaient déjà mises. Ça m'a rappelé *Boucle d'or*, ce conte que ma mère me lisait quand j'étais gosse. Je me suis imaginée en train de goûter le contenu des bols, *trop chaud, trop froid, pas assez sucré*. Enfin bon, dans le rôle de Boucle d'or, je n'étais pas crédible, vu la teinte de mes cheveux.

– Je peux savoir ce que vous faites là ?

J'ai sursauté si fort que je n'ai pu retenir un cri, puis j'ai bredouillé :

– Excusez-moi, on m'a ouvert, mais il n'y avait personne à l'entrée.

L'aide-soignante posait sur moi des yeux écarquillés. Les Dr Martens et la grosse parka passaient encore, mais les cheveux bleu électrique sous la chapka faisaient toujours cet effet.

J'ai affermi ma voix pour réciter mon discours de présentation.

– Je m'appelle Capucine, du lycée Jean-Mermoz, c'est mon premier jour de stage.

Elle a cligné des yeux, le temps de s'adapter à mon allure. Il y a ceux qui ricanent ouvertement, ceux qui répriment un sourire, d'autres carrément hostiles. Elle n'a rien fait de tout ça. Elle a filé en disant « Suis-moi, je vais te montrer le vestiaire ».

Droit au but.

Je lui ai emboîté le pas sans savoir si je n'aurais pas préféré qu'elle se moque. Plus glaciale, tu meurs, cette froideur me collait la chair de poule.

Le local était exigü, chaque parcelle de mur occupée par des casiers.

– Tu te déshabilles et tu te mets en tenue. Tu l'as apportée, au moins ?

Bon, c'était clair, elle me prenait pour une cruche. J'ai fouillé dans mon sac et brandi mon uniforme comme un trophée.





– D'accord, je te laisse cinq minutes et tu me rejoins au restaurant, tu m'aideras pour la mise en place.

Je me suis dépêchée d'ôter mes vêtements et j'ai enfilé ma blouse blanche. Le liseré jaune jurait franchement avec ma perruque, mais je ne regrettais pas mon choix. Ce matin, il me fallait être forte et dynamique, donc le bleu était parfait.

Sur la poche, une étiquette clamait à qui voulait l'entendre « Capucine B. élève ASSP ». Autrement dit, « Accompagnement, soins et services à la personne ». J'étais en terminale et j'attendais ce stage de dix semaines depuis le début de l'année scolaire. Vu la manière dont s'était passé le précédent avec les gamins, celui-ci serait déterminant. Je saurais si je ne m'étais pas complètement plantée en choisissant cette filière. Et si c'était le cas, je n'avais aucune idée de ce que je ferais de ma vie.

Alors, contrairement à la plupart des autres lycéens, je ne redoutais pas de travailler avec les « seniors ». Ça, c'est le terme politiquement correct pour désigner les personnes âgées. Je trouve ça crétin. On dit aussi les « anciens », les « pensionnaires », moi je préfère les « vieux ». Il n'y a rien de dégradant à dire qu'ils sont vieux, c'est un fait, voilà tout. C'est même plutôt beau, quand on y pense, d'avoir déroulé le fil d'une vie et de se tenir tout au bout.

Quand on est vieux, on a vécu, aimé, chialé. On a été courageux, lâche, idiot et amoureux. On s'est trompé, on a choisi, qu'est-ce qu'il y a de mal à le dire franchement ?

J'aurais tellement voulu que maman devienne vieille.

J'ai adressé un sourire au miroir et il m'a répondu. Puis j'ai rejoint le réfectoire, où m'attendait la reine des glaces.





CHAPITRE 2

MENTIR

La directrice, Mme Derbrook, est venue nous accueillir. Je l'ai déjà rencontrée lors de notre visite de l'établissement. Elle m'a fait l'effet d'une personne aimable, un peu guindée. « Bienvenue au Bel-Air », a-t-elle déclaré avec emphase, de la même manière qu'elle aurait ouvert les portes d'un hôtel de vacances. J'ai froncé le nez parce que l'odeur de détergent imprégnant l'atmosphère n'avait rien de particulièrement agréable.

Le « Bel-Air »... Comme bouffée d'air pur, ils pouvaient repasser.

Nous l'avons suivie jusqu'à la salle de restauration, c'était l'heure du goûter.

– Évidemment, vous serez libre de le prendre dans votre chambre si vous préférez, mais c'est un moment qui peut être convivial si on le partage avec d'autres résidents.

J'ai promené mon regard sur les personnes avachies sur leur chaise et je ne les ai pas trouvées très conviviales. Certaines m'observaient d'un œil morne en mâchant leur compote, d'autres m'adressaient un sourire de tout leur dentier, plusieurs chuchotaient à l'oreille de leur voisin.

J'étais l'attraction de la journée.

J'ai remarqué qu'il n'y avait quasiment que des femmes. Un des rares messieurs, maigre et sec comme un bout de bois, m'a envoyé un baiser dans sa paume ouverte. Formidable, en plus de supporter ces grabataires, j'allais devoir résister aux avances





d'un vieux pervers. Qu'il tente quoi que ce soit, il n'allait pas être déçu du voyage.

La directrice nous a présenté l'équipe de jour. «Voici les personnes qui veilleront sur vous», a-t-elle susurré avant de nous laisser pour d'autres occupations, elle avait une journée chargée.

Une aide-soignante nommée Lili m'a proposé une compote et un sablé. J'ai refusé d'un signe de tête.

- Tu es bien silencieuse, a remarqué mon fils.

Depuis que nous avons quitté ma petite maison, je n'avais pas prononcé une parole. Antoine avait fait plus de quatre cent quatre-vingts kilomètres rien que pour m'accompagner aujourd'hui et devait repartir en fin de soirée. Je m'étais promis de ne pas l'inquiéter.

Les mots s'étaient logés quelque part au fond de ma gorge.

Lili nous a conduits jusqu'à ma chambre. Mon nouveau chez-moi de douze mètres carrés. La pièce était claire, mais trop remplie. J'ai balayé du regard la décoration surchargée, le sol en lino, les murs peints en beige et j'ai soufflé «Oh, c'est joli!».

Le lit médicalisé poussé au fond occupait la majeure partie de la place. Il m'a rappelé pourquoi j'étais là. Je n'étais plus Mamette, épouse et mère, ni Mme Florent, institutrice à la retraite, ni même Violette, bénévole à la bibliothèque du village. J'étais une résidente parmi d'autres, une vieille femme rabougrie qui ne pouvait se déplacer qu'à l'aide d'un déambulateur.

Une femme qui ne pouvait plus vivre chez elle, pour sa propre sécurité.

C'est l'un des leitmotifs de mon fils, la sécurité. «Tu ne peux plus rester toute seule dans cette maison, m'a-t-il dit, il en va de ta sécurité.»





C'est à cause de ce stupide accident. J'ai voulu me pencher et je suis tombée à la renverse. Ma tête s'est cognée sur le rebord de l'évier, j'ai perdu connaissance un moment et ensuite, impossible de me relever. Lorsque j'ai ouvert les yeux, une urine glacée avait coulé sous mes jambes jusque dans mon dos. Ma chemise de nuit adhérait à mon corps telle une mue collante. J'avais froid, j'avais honte, j'avais peur. Est-ce que j'allais vraiment finir là, sur le sol de ma cuisine, couverte de pipi ? C'est Geneviève, la voisine, qui m'a découverte en venant faire le ménage. Malgré mes protestations, elle a appelé une ambulance et prévenu Antoine. Il en a fait un pataquès et n'en a plus démordu. Il fallait qu'on trouve une « solution », il ne voulait pas « prendre de risques ». Il a toujours été comme ça, mon fils, depuis qu'il est tout petit. Sérieux, attentif aux autres et angoissé par toutes les catastrophes qui pourraient lui tomber sur la tête.

C'est pour cette raison que je ne lui en veux pas, pour cette raison que j'ai accepté de venir ici. Il se fait trop de souci et je ne veux être un souci pour personne.

Le long du mur encadrant le lit, un placard surmonte une minuscule bibliothèque. En face, une armoire Ikea (ma grosse normande n'aurait jamais pu entrer dans une si petite chambre) et ma commode, sur laquelle est posé un écran plat flambant neuf.

– Il te plaît ? a demandé mon fils d'une voix tremblotante comme de la gélatine.

C'était une surprise, il l'avait fait livrer le matin même. Il s'agitait dans tous les sens, ouvrant mes valises, débballant mes bibelots.

– Tu as vu, j'ai accroché tes photos.

Un mur entier recouvert de clichés, la plupart le montrant à tous les âges de la vie. Sa fille Léane. Mes arrière-petits-enfants. Deux cadres seulement me représentaient, l'un aux côtés





de mon cher Léon, l'autre avec mon chat, Crampon, sur les genoux. J'ai toujours été derrière l'objectif.

Antoine avait raflé les photos de la maison et les avait éparpillées sur chaque centimètre disponible. Comme s'il voulait combler les vides, concentrer ma vie dans ce petit espace.

– Antoine, ai-je dit en forçant le barrage de ma gorge. Regarde-moi.

Il s'est enfin arrêté et sa voix a vacillé.

– Mamette, je sais combien c'est dur...

Ses yeux étaient plus grands que d'habitude. Il avait décidé que je serais mieux dans cette maison parce qu'il s'inquiétait et à présent, il s'inquiétait parce qu'il craignait que je ne m'y sente pas bien.

Alors, j'ai fait ce que n'importe quelle mère fait pour rassurer son enfant quand il a peur. Je lui ai menti.

– Mais non, ce n'est pas si dur, c'est juste une étape à franchir. Je vais être très bien ici.





CHAPITRE 3

SOURIRES BOOMERANGS

Les premiers jours, je me suis contentée de suivre en essayant de ne gêner personne.

– Tu es en observation, a dit la reine des glaces. Tu regardes et tu apprends.

En vrai, l'aide-soignante qui m'a accueillie le premier jour s'appelle Patricia. Elle m'a jugée d'un regard, je suis sûre qu'elle ne me pense pas digne de confiance.

Pour la faire changer d'avis, j'ai tenté de me faire toute petite, ce qui n'a rien d'évident quand on mesure une tête de plus que la moyenne. Patricia m'a confié des tâches passionnantes comme laver par terre ou vider les chariots. C'est comme ça que j'ai appris qu'avant d'ouvrir la grosse poubelle, il vaut mieux inspirer un grand coup et rester en apnée, sinon, on se prend son haleine puante en pleine face. Il faut dire que les déchets des chariots de nursing, c'est rien d'autre que des couches et des lavettes jetables, ça sent pas la rose.

J'ai aussi nettoyé les chambres, préparé les plateaux-repas, mis et débarrassé la table, chargé les chariots. Heureusement, ma perruque bleue et moi, on était hyper-motivées, alors, on n'a fait aucun commentaire.

En fait, ce qui a été vraiment difficile, c'est de regarder sans pouvoir parler. Comme Patricia me l'avait ordonné, je ne devais pas intervenir. Je «prenais mes marques». J'ai fait le tour du service et rencontré la plupart des résidents sans avoir l'occasion de leur décrocher un mot. Campée dans mes Crocs jaunes, je me suis contentée d'observer pendant que mon moulin à





paroles moulinait dans ma tête. Je me faisais l'effet d'être un des gardes de Buckingham Palace. Enfin, j'exagère. Je ne suis pas juste restée plantée là, j'ai dit « Bonjour madame », « Au revoir monsieur », et surtout, j'ai souri.

J'ai une théorie là-dessus. Je suis convaincue qu'un sourire, c'est comme un boomerang : quand tu l'envoies, il revient vers toi. Même si ça n'est pas toujours vrai, ça me fait du bien, à moi, de le penser. J'ai donc distribué des sourires à la pelle, et plusieurs mémés m'ont renvoyé la balle.

En entrant dans une chambre, c'est toujours le même rituel.

– C'est une stagiaire, elle est là pour apprendre, dit Patricia avant que je puisse me présenter.

Puis, elle demande :

– Ça ne vous dérange pas, qu'elle observe ?

Elle n'attend jamais la réponse.

Généralement, la grand-mère m'observe elle aussi, c'est de bonne guerre. Certaines me regardent d'un air étonné, parfois même inquiet. J'imagine que mes cheveux les impressionnent. D'autres, plus curieuses, me visent en essayant d'être discrètes. Beaucoup m'oublient vite, ou ne me calculent pas, comme si j'étais invisible. Elles gardent les yeux dans le vague pendant qu'on les lave ou qu'on les aide à manger. Je me demande si elles font comme moi, à se raconter des histoires dans leur tête, ou si elles sont vraiment perdues, très loin à l'intérieur d'elles-mêmes.

Le quatrième jour, il y a eu un changement d'équipe et j'ai rencontré Lili.

– Bonjour, elle a dit en me tendant la main, c'est moi qui vais te superviser.

On ne doit pas avoir plus de dix ans d'écart, elle pourrait être ma grande sœur. Un peu trapue, elle a les cheveux courts et des lunettes en plastique vert. Elle était déjà en train de sortir quand elle a ajouté :





– Sympa, ta couleur de cheveux.

J'ai tout de suite su qu'on s'entendrait. J'ai enfilé ma tenue aussi rapidement que je le pouvais et l'ai suivie sans rien dire. Elle a frappé à la porte d'une résidente et est allée vers la fenêtre.

– Bonjour, madame Bausson ! C'est bientôt l'heure du petit-déjeuner. Je suis avec Capucine, notre jeune élève, elle m'accompagne toute la journée.

J'ai chuchoté un bonjour et me suis garée dans un coin de la pièce pendant que Lili remontait les volets.

– Qu'est-ce que tu fais ? a-t-elle demandé.

– Ben, euh... j'observe.

Elle a froncé les sourcils, et soudain, son visage s'est éclairé.

– Tu étais avec Patricia, c'est ça ?

– Oui...

Elle a ri, et la lumière a inondé la pièce en même temps que le soleil du matin.

– Approche-toi, tu vas m'aider à emmener Mme Bausson aux toilettes. Ensuite, on change les draps et on la descend à la salle à manger.

Paulette Bausson était énorme. Elle trônait sur son lit comme un bouddha. Lili a pris sa main et a cherché son regard.

– Madame Bausson, si vous êtes d'accord, on va faire une démonstration à Capucine, comme ça, tout à l'heure, elle le fera toute seule.

– C'est parti ! a dit la mémé en étirant les lèvres sur un sourire plein de gencives.

– Alors d'abord, tu redresses la dame, elle peut t'aider en tirant sur la potence. Puis tu passes un bras derrière ses épaules, la main posée à plat sur l'épaule opposée.

Lili a ensuite fait pivoter la patiente en attrapant son genou. La grand-mère s'est retrouvée assise au bord du lit, aussi triomphante que si elle avait gravi l'Everest en pleine tempête de neige.





– Tu vois, a fait Lili, ce n'est pas très compliqué. Il faut surtout veiller à plier les jambes pour épargner ton dos, parce qu'à la fin de la journée tu risques d'avoir très mal si tu ne prends pas les bonnes habitudes !

Quand Lili l'a lavée, Mme Bausson n'a pas arrêté de blaguer et je me suis sentie presque à l'aise. Je n'ai pas détourné les yeux, ce qui ne m'a pas empêchée de me demander si je serais capable de faire ça, moi aussi.

La matinée a filé à la vitesse de l'éclair. En m'impliquant, Lili m'avait montré bien plus que des gestes techniques. Elle m'avait fait confiance. Bien sûr, j'étais lente, un peu empotée, mais je savais qu'à chaque nouvelle tentative je progresserais. En rentrant à la maison, j'étais dans un état bizarre. À bout de forces, mais remplie d'une détermination toute neuve. Je me suis écroulée sur le lit et j'ai pris la photo de maman pour la serrer contre ma poitrine. Pour la première fois depuis l'Accident, je ne me sentais pas comme une coquille vide qui flotte à la surface de sa vie.

Je me sentais utile, à ma place.





CHAPITRE 4

NOMS DE FLEURS

Tournée vers la fenêtre, je me sens d'humeur nuageuse. Mes yeux se perdent au loin, au-delà du grillage, par-dessus les rails de chemin de fer. Aujourd'hui, presque aucun train n'est passé et ce sont surtout des convois de marchandises.

J'imagine que je suis *avant*.

Oh, je ne pense plus à la femme active que j'ai été, elle a disparu depuis longtemps. Je me souviens juste de ces dernières années, du rythme de mes jours, lent et rassurant. Dans mon esprit, je convoque les souvenirs de ce temps révolu. Des images fugaces défilent, comme une multitude de haïkus, ces poèmes japonais que j'aime tant.

Le café du matin, le chat assis à mes côtés attendant que je le nourrisse.

Le rugissement du vieil aspirateur de Geneviève.

Ses bavardages pendant qu'elle réchauffe mon repas.

Le journal sur lequel je m'endors, Crampon blotti sur les genoux.

Le jardin que je n'entretiens plus, les odeurs de la terre.

Les oiseaux qui pépient dans les bambous qui ont envahi le flanc de la maison.

Le grand mirabellier sous lequel j'aime m'asseoir en pensant que cette année les confitures seront bonnes.

Ici, le temps s'écoule autrement. Je me sens fatiguée et je dors beaucoup. Le monde a l'air différent, j'ai l'impression de le voir de l'extérieur.





Les autres s'agitent, ils rentrent et sortent de la chambre, l'air affairé. Ils n'ont pas une minute à perdre. Moi je reste là, j'attends.

Je pense que je suis descendue du manège et qu'il continue de tourner sans moi.

Ce matin, comme tous les matins, on a frappé à la porte à 7 h 30 tapantes.

– Bonjour, madame Florent, c'est l'heure d'ouvrir les yeux.

Ce n'était pas la bonne femme à l'air pincé qui avait officié toute la semaine. Sur la poche de l'aide-soignante, il y avait écrit « Lili », je me suis souvenue que je l'avais rencontrée le premier jour. Une gamine aux longues jambes de flamant rose a ouvert les stores. Ses genoux pointaient sous la blouse, mais ce qui attirait l'œil, c'était deux taches de couleur. Le jaune vif de ses sabots ornés d'une marguerite, et ses cheveux bleus.

Les jeunes ne savent plus quoi faire pour qu'on les remarque, ai-je songé.

Avec sa peau pâle et sa frange qui lui barrait le front au-dessus des sourcils, elle m'a fait penser à un de ces personnages de manga que ma petite-fille aimait lire quand elle venait à la maison. Je n'ai jamais compris ce qu'elle trouvait à ce genre de lecture, il paraît qu'on doit commencer par la fin.

– Bien dormi, madame Florent ?

Elle me parlait comme si j'avais 3 ans, alors j'ai grogné une réponse. Elle a fait comme si de rien n'était et a continué à babiller gaiement. La gamine, qui s'appelait Capucine, m'a aidée à me lever. Ça m'énerve de l'avouer, mais toute seule, je n'y arrive plus.

Dès que j'ai été debout, les douleurs dans mon dos se sont réveillées. Elles couraient de ma nuque jusqu'à mes jambes, irradiant chacune de mes terminaisons nerveuses. J'ai progressé en grimaçant vers la salle de bains.





– Vous voulez que je vous aide, madame Florent ? a demandé la petite.

J'ai secoué la tête, agacée qu'elle me le propose et encore plus de constater que ça me serait bien utile.

– Je peux quand même aller pisser toute seule !

Les mots avaient fusé sans que j'aie le temps de les retenir, durs comme des balles de fusil. Une rougeur brutale est apparue sur les pommettes de la jeune fille et elle a serré les lèvres. J'ai fermé la porte des cabinets et me suis assise péniblement en m'accrochant à la barre de sécurité.

J'ai pensé que je devenais méchante.

Quand je suis ressortie, les aides-soignantes avaient changé les draps et discutaient en s'activant. Capucine m'a jeté un regard en coin, le sourire timide. J'ai entrevu la petite fille derrière les cheveux bleus et je m'en suis voulu.

– Je vous accompagne à la toilette ? m'a-t-elle proposé, mais ce n'était pas vraiment une question.

J'ai eu envie de l'envoyer paître, encore. À la place, je me suis mordillé l'intérieur des joues et l'ai laissée me surveiller pendant que je me lavais.

– C'est très bien ! m'a-t-elle complimenté en me tendant une serviette.

À croire que je venais d'accomplir un exploit.

Moi aussi, j'ai toujours pensé que la bienveillance était importante. Quand je corrigeais un élève, je cherchais à valoriser les petites victoires plutôt que de pointer les fautes. Alors, je me suis efforcée de ne pas répliquer. Elle faisait de son mieux, et moi, je ne lui rendais pas la tâche facile. La vérité, c'est que je me sentais humiliée d'avoir besoin d'aide pour quelque chose d'aussi intime que la toilette. Je n'étais pas en colère, j'avais honte. Elle n'y était pour rien.

Lili avait étalé sur le lit les vêtements que j'avais préalablement choisis.





– Vous n’avez plus besoin de nous. Nous vous laissons vous habiller, ça va aller ?

J’ai acquiescé en silence et elle a consulté une fiche.

– Je vois que vous préférez prendre le petit-déjeuner dans votre chambre. Si vous changez d’avis et que vous souhaitez descendre à la salle à manger, vous pouvez appuyer sur la sonnette.

Je n’ai rien répondu. À nouveau tournée vers ma fenêtre, je contemplais les rails déserts. Si on m’estimait encore assez autonome pour m’habiller toute seule, je pouvais bien déjeuner en paix.

– À plus tard, madame Florent, a lancé Lili en prenant la direction de la porte.

La petite n’avait pas bougé. Elle me scrutait de ses yeux sombres, m’adressant une question muette : *Qu’est-ce qui ne va pas ? Il y a un problème ?*

Elle était tenace, cette gamine. Probablement que, plus tard, elle ferait une aide-soignante formidable. Pour l’instant, je n’avais pas envie de parler. À quoi bon ? J’étais coincée dans cet endroit, prisonnière à perpétuité et tout le monde m’avait abandonnée.

Même mon chat.

– Capucine ! a appelé une voix dans le couloir.

Son regard soudé au mien, elle ne se décidait pas à partir. Finalement, elle s’est penchée vers moi et a fait mine d’arranger le bouquet posé sur ma table de nuit.

– Violette, a-t-elle murmuré, vous avez remarqué qu’on avait toutes les deux des noms de fleurs ? C’est drôle, vous ne trouvez pas ?

Et elle a quitté la pièce en laissant derrière elle un parfum de vanille.

